

Qu'allions-nous faire dans cette galère?

La guerre des Boers

Jean-Guy Pelletier

Numéro 48, hiver 1997

La Belle Époque : les espoirs d'un siècle nouveau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8217ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, J.-G. (1997). Qu'allions-nous faire dans cette galère? La guerre des Boers. *Cap-aux-Diamants*, (48), 30–33.



Qu'allions-nous faire dans cette galère?

La guerre des Boers

par Jean-Guy Pelletier



Malgré ses réticences personnelles, le premier ministre canadien Wilfrid Laurier accepta, à l'automne 1899, d'envoyer des soldats canadiens en Afrique pour aider l'Angleterre en difficulté. C'est ce qu'on appelle familièrement la guerre de Boers (mot hollandais signifiant paysan) ou guerre sud-africaine.

Le premier contingent

L'effectif du premier contingent est fixé à mille hommes. Compte tenu de ce chiffre minime, le recrutement se fait facilement dans les provinces anglaises. Mais à Québec, la compagnie F qui essaie de recruter les francophones se heurte à un manque d'enthousiasme. Les exigences physiques doivent même être réduites. Faute de Québécois, on admettra dans cette unité une majorité d'anglophones : on n'y retrouve finalement que 40 Canadiens français sur 123.

Cependant, certains journaux tentent de susciter une ardeur guerrière chez les Québécois. Pour *Le Soleil*, quotidien libéral, «un seul devoir s'impose à la ville de Québec, au départ des troupes [...] C'est d'acclamer ceux qui partent comme il convient d'applaudir à la bravoure, à l'abnégation, au dévouement [...] de manière à faire comprendre à tous le sentiment vrai de Québec».

Les autorités font des efforts pour favoriser le recrutement. Même si *Le Soleil* rapporte que le gouvernement québécois a décidé que «les employés du service civil, qui désireront prendre du service, obtiendront leur congé et recevront leur salaire pendant le temps de leur absence», il ne semble pas que beaucoup de fonctionnaires aient voulu en profiter. Malgré tout, le lieutenant-gouverneur, à l'ouverture de la session, le 18 janvier 1900, est heureux de mentionner que «ses sollicitudes accompagnent sur le champ de bataille ceux de nos compatriotes qui ont affirmé leur patriotisme en prenant place dans les rangs du contingent canadien».

Lors d'une cérémonie sur l'Esplanade pour souligner le départ des troupes, le maire de Québec, Simon-Napoléon Parent, s'exprime ainsi : «Vous saurez maintenir la réputation proverbiale de la vieille cité de Québec pour sa loyauté à l'empire et à Sa Très Gracieuse Majesté la Reine». Photo : Samuel H.N. Kennedy, 1899. (Archives nationales du Québec à Québec).

Les administrations municipales témoignent aussi de leur loyauté. À Montréal, le maire Raymond Préfontaine félicite les soldats en partance pour l'Afrique «au nom des 300 000 citoyens de Montréal». À Québec, le 23 octobre 1899, le maire Simon-Napoléon Parent préside une réunion «pour aviser aux meilleurs moyens de donner un hommage public au contingent». À cette occasion, 1 730 dollars sont souscrits par le public (surtout anglais). Après le départ des troupes, le maire, dans une lettre ouverte, remercie les citoyens qui ont fermé leurs magasins, versé de l'argent et participé à la fête.

L'écrivain Louis-Honoré Fréchette se fait le héraut de l'Empire : «N'est-ce pas de nature à nous remplir le cœur d'un légitime orgueil que de voir ces jeunes braves affirmer l'héroïsme traditionnel de notre race, au point de conquérir l'unanime admiration du plus vaste empire qui ait jamais existé sous le soleil : n'est-ce pas émouvant, en effet, que cette vaillante et robuste jeunesse se levant l'arme au bras [...] pour marcher à la rescousse du drapeau national en péril».

C'est un volontaire anglophone qui nous décrit le mieux cette ambiance «bonne ententiste» lors du départ du contingent de Québec, le 30 octobre 1899 : «On se rappellera longtemps de l'enthousiasme de la population lors des manifestations d'adieu à Québec. La vieille capitale était l'endroit idéal pour un tel départ. Dans les rues décorées, le Gaulois et le Saxon applaudissaient les soldats qui allaient participer au combat entre les Boers et les Britanniques pour obtenir la suprématie en Afrique du Sud. Du bateau, on voyait les falaises noires de monde, on entendait l'écho des bravos et des applaudissements et des coups de canons. Puis les drapeaux furent descendus comme le navire commençait lentement son long voyage vers l'océan.»

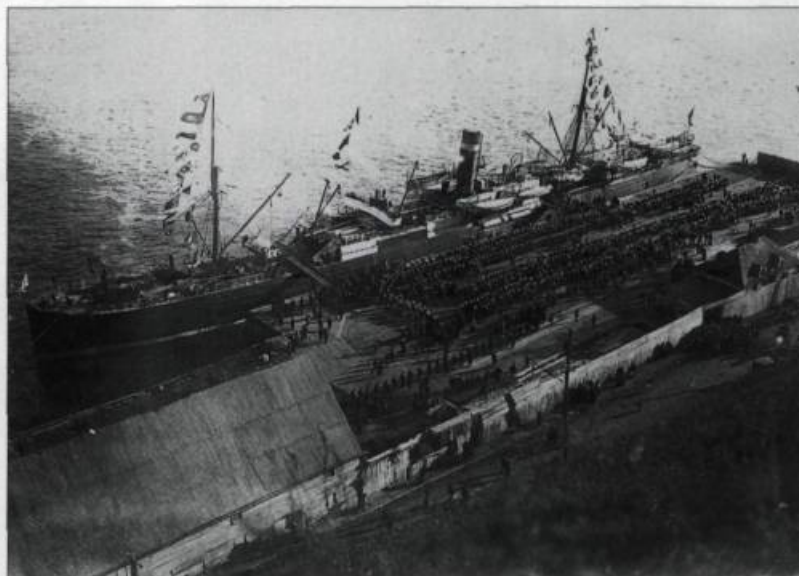
L'opposition à la guerre

Cependant, les Québécois ne sont pas tous des partisans enthousiastes de cette guerre. Certains constatent que beaucoup de Boers protestants et de langue hollandaise ont des origines françaises et qu'il serait plus normal que les Canadiens français soient de leur côté plutôt qu'avec l'Angleterre. «Notre présence dans l'armée commandée par les Joubert, les Cronje, les Villejean, serait [...] excusable et naturelle», déclare *Le Temps*. Un autre journal écrit que nos soldats ne sont que «de la chair à canon fournie à l'Angleterre pour lui aider à affermir sa suprématie en Afrique». *La Vérité* admet que des Canadiens aillent «se faire tuer au Transvaal mais que ce soit aux frais de l'Angleterre». *Les Débats* considèrent ces Québécois comme des traîtres. Ils «désertent le Canada pour aller loin des leurs faire le jeu de Chamberlain», le ministre anglais

des colonies. «Nous considérons leur engagement comme une honte nationale.»

Le conflit a aussi ses répercussions dans la rue chez la jeunesse étudiante. Le premier mars 1900, une sorte de guerre de drapeaux a lieu à Montréal. À l'annonce de la délivrance de Ladysmith assiégée depuis trois mois par les Boers, les étudiants de McGill hissent le drapeau sur leur université et organisent un cortège dans les rues, lequel se transforme en manifestation anti-fran-

Le *Sardinian*, ancien paquebot transformé en cargo et redevenu paquebot pour le voyage en Afrique, avait 1 039 personnes à son bord qui, pour faire un mauvais jeu de mots, «étaient tassées comme des sardines». Il quitta Québec le 30 octobre 1899. (Archives nationales du Québec à Québec).



çaise. Ils obligent le journal *La Patrie* à faire flotter l'Union Jack. Ils cassent des vitres à l'Université Laval de Montréal et arborent là aussi le drapeau anglais sur l'édifice. Étudiants anglophones et francophones se bagarrent. Un drapeau anglais est piétiné et brûlé. Des coups de revolver sont même tirés. La police a fort à faire pour rétablir l'ordre.

Parmi les passagers du *Sardinian*, il y avait 4 femmes infirmières : Georgina Pope (I.-P.-É.), Ninnie Afflek (Lennox, Ont.), Elizabeth Russel (Hamilton, Ont.), Sarah Forbes (Halifax, N.-É.). (Archives nationales du Québec à Québec).



Ce monument inauguré en août 1905 près de la porte Saint-Louis à Québec rappelle la participation des soldats québécois à la guerre des Boers (1899-1902). (Photo de l'auteur).

Les Canadiens en Afrique du Sud

Pendant ce temps, la situation militaire s'étant corsée en Afrique, l'aide du Canada à l'Empire ne se limita pas à un seul contingent. Le Canada dut en envoyer de nouveaux. Le magnat des chemins de fer et haut-commissaire à Londres, Lord Strathcona, paya lui-même et leva un corps de troupe de 597 hommes. En tout, 7 368 Canadiens se portèrent au secours de l'Empire. Il faut aussi ajouter à ce chiffre, les 1 004 hommes en garnison à Halifax pour remplacer un régiment anglais parti en Afrique. En tout, la guerre a coûté au moins 2 830 965 \$ aux contribuables canadiens.

Les Canadiens du premier contingent jouèrent un rôle actif dans la bataille de Paardeberg du 18 au 27 février 1900. Ils faisaient alors partie d'une brigade anglaise sous les ordres de Lord Roberts,

commandant en chef des troupes britanniques, lequel lança une offensive contre le général Cronje, réfugié avec ses hommes dans une boucle de la rivière Modder. Les Canadiens connurent là leur premier grand combat qui conduisit à la reddition complète du général boer. Le se-

cond contingent entra en action au printemps de 1900. Ceux du régiment de Lord Strathcona participèrent à la poursuite de l'insaisissable général Dewet. D'autres qui furent envoyés en Afrique, au printemps de 1902, arrivèrent après la fin des hostilités.

Les Canadiens, malgré leur inexpérience dans l'art de la guerre se conduisirent bravement. Trois d'entre eux se méritèrent la croix Victoria, la distinction la plus convoitée. Parmi eux, le lieutenant Turner qui devint plus tard le lieutenant général Sir Richard Turner. Il mourut dans sa ville natale, Québec, en 1961.

Portrait des enrôlés

Cependant, plus que l'héroïsme, c'est l'attrait du voyage et de l'aventure qui fut à l'origine de beaucoup d'engagements. Au début de la guerre, lorsque celle-ci semblait une simple promenade militaire, la proportion de volontaires nés au Canada était élevée. Par contre, dès que le conflit s'avéra coûteux en vies humaines, les volontaires se firent plus rares chez les Canadiens de souche. Il ne faut donc pas s'étonner de la faible participation des Canadiens français qui n'ont fourni que 4% des effectifs, alors qu'ils comptaient pour plus de 30% de la population canadienne. Il faut aussi constater que le conflit était peu populaire non seulement parmi les francophones, mais aussi chez les catholiques du Canada. Les Irlandais avaient tendance à faire un parallèle entre le rôle de l'Angleterre en Afrique australe et en Irlande. C'est pourquoi les catholiques qui formaient 41,7% de la population canadienne ne comptaient que pour 12,2% de l'effectif total des contingents.



Cette illustration tirée d'une photographie de Lucien LaRue montrant un groupe de Québécois est parue à la une du quotidien *Le Soleil*, le 20 février 1900. Le photographe a été blessé et est mort en Afrique le 24 juin 1900. (Archives de l'auteur).



Montizambert était soldat du premier contingent, compagnie F.
(Archives nationales du Québec à Québec).

Ces distinctions faites, les volontaires canadiens étaient assez représentatifs au point de vue socio-économique de l'ensemble de la population canadienne. Quelques-uns étaient déjà officiers dans la force permanente. D'autres, au moment de l'enrôlement, déclarent une profession libérale comme médecin ou dentiste, dans le but de l'exercer auprès des soldats. La majorité semble cependant être d'origine plus modeste : employés de bureau ou ouvriers. Au point de vue de l'âge, à l'exception des officiers qui sont plus âgés, la très grande majorité se situe entre 20 et 24 ans. La plupart des volontaires sont aussi célibataires.

Au service des Boers

Y eut-il aussi des engagés canadiens dans l'armée boer? Les sources d'archives sont muettes sur le sujet, à part une liste de volontaires étrangers dans les archives sud-africaines. Malheureusement, les noms sont souvent déformés involontairement à cause de l'ignorance assez générale des langues étrangères chez les Boers à cette époque. Il est aussi possible que l'origine exacte des volontaires étrangers ait été dissimulée par crainte de représailles anglaises en cas

Wynberg, 2 décembre 1900

Chère mère,

Je suis encore vivant et ma santé est parfaite. J'aurais beaucoup de choses intéressantes à vous raconter, mais je n'ai qu'une heure à moi. Je suis toujours sur le champs de bataille et j'en suis très heureux. Quant on se bat pour une cause aussi juste que celle des Boers on n'a pas peur de mourir... C'est bien triste tout de même la guerre. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que les Anglais sont très cruels envers les femmes et les enfants à qui ils enlèvent les provisions et dont ils font brûler les maisons. Ah! Si les Américains voyaient ce qui se passe au Transvaal, je suis sûr qu'ils viendraient nous aider comme ils l'ont fait pour les Cubains. Il faut être ici pour croire à la barbarie des Anglais... Malheureusement cette guerre n'est fait [sic] que pour l'amour de quelques riches possesseurs des mines. Les Boers sont les hommes les plus charitables, les plus pieux du monde, et je suis convaincu que si Dieu ne leur aidait pas ils seraient bientôt anéantis, car il y a dix Anglais contre un Boer. Ce qui est réjouissant pour nous, c'est que la guerre se poursuit aux dépens de l'Angleterre, car quand nous voulons des provisions, nous capturons un petit village ou un train blindé. En ce moment, nous sommes presque tous habillés en kaki (qui est, comme on le sait, l'uniforme du soldat anglais) et notre monture nous permet d'emporter des provisions pour 16 à 20 jours, à l'exception de l'eau fraîche. Ici, nous sommes sur le terrain des Anglais et, d'une place à l'autre, les Hollandais se joignent à nous sans exiger aucune paye et ils se battent comme des lions.

Depuis que je suis sur le champ de bataille, nous avons eu sept escarmouches et deux longs combats là où il y avait 4 000 Anglais gardant les lignes de communications. L'un de ces combats commença à la pointe du jour et le feu fut terrible pendant trois heures. Mon voisin de droite, un jeune Boer de 16 ans, fut blessé au pied, et c'était pénible de l'entendre gémir. Après un feu bien nourri, nous avons retraité pour recommencer le combat à 3 heures de l'après-midi. Il faisait si chaud que je crus perdre connaissance. Heureusement les Anglais crurent que nous avions reçu des renforts et se sauvèrent en désordre et en nous faisant cadeau d'un canon et de beaucoup de munitions.

Je suis convaincu que les Boers vont gagner cette guerre, parce que Dieu les aide, et que les étrangers, principalement les braves Français et Allemands, s'enrôlent par centaines tous les jours.

Je reçois 15 livres sterling [75 \$] par mois et mon commandant se nomme Harrisburg. C'est un vrai géant de 6 pieds 2 pouces de stature et brave comme un tigre. Nous sommes 2 000 hommes, tous à cheval. Le mien est tout blanc et, par farce, je l'appelle «Montcalm Enbaducap».

Ne vous inquiétez pas de moi, je suis aussi heureux ici que je l'étais à Lewiston.

Dans mon commando, il y a 245 étrangers et ils ont tous écrit à leurs amis de venir aider ces pauvres Boers que les Anglais traitent en vrais cannibales. Je voudrais que tu fasses publier cette lettre dans quelque journal, afin de montrer aux gens que les Boers méritent tout leur sympathie et afin que l'on prie Dieu pour le triomphe de leur noble cause.

de capture. Chose aussi assez curieuse, la Gazette officielle du Québec publie, en novembre 1899, un avis énumérant les sanctions prévues contre les soldats canadiens qui déserteraient et les civils qui les aideraient. En tout cas, le gouvernement semble craindre que la chose puisse survenir. Quoiqu'il en soit, il n'est pas impossible que des Québécois, comme ce Franco-Américain, dont le témoignage suit, se soient mis au service des Boers. ♦

(Lettre de Victor Gagné à sa mère, le 2 décembre 1900, publiée dans *Le Courrier du Canada*, le 5 février 1901).

Jean-Guy Pelletier est responsable des Archives, Assemblée nationale, Québec.